

Du même auteur

ROMANS DE LUISA VALENZUELA EN ESPAGNOL

La máscara sarda, el profundo secreto de Perón, Buenos Aires: Editorial SeixBarral, 2012

Cuidado con el tigre, Buenos Aires: Editorial Seix Barral 2011

El Mañana, Buenos Aires: Editorial Seix Barral, 2010 (México DF, Fondo de Cultura Económica, 2010)

La Travesía, Buenos Aires: Editorial Norma, 2001, 2002, 2007 (Barcelona: Belacqva, 2007)

Novela negra con argentinos, Barcelona: Editorial Plaza y Janés, 1990 (Buenos Aires: Editorial Sudamericana, 1991)

Realidad nacional desde la cama, Buenos Aires: Grupo Editor Latinoamericano, 1990, 1993 (México DF, SERSA/Silverspring, 1992, Difusión Cultural, UACM, 2007)

Cola de lagartija, Buenos Aires: Editorial Bruguera, 1983. (Buenos Aires: Editorial Norma, 2007)

Como en la guerra, Buenos Aires: Editorial Sudamericana, 1977 (La Habana: Casa de las Américas, 2001; Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 2009)

El gato eficaz, México, DF: Ediciones Joaquín Mortiz, 1972 (Buenos Aires: Ediciones de la Flor/Literal, 1991, 2001, 2005)

Hay que sonreír, Buenos Aires: Editorial Américalee, 1966 (Buenos Aires: La Margarita Digital, 2004; Fondo de Cultura Económica, 2007)

TRADUCTIONS FRANÇAISES

Passe d'armes. Nouvelles, traduit de l'espagnol (Argentine) par Brigitte Torres-Pizzetta, Paris, L'Harmattan, 2011

Luisa Valenzuela

Clara

Hay que sonreír

Traduction de l'espagnol (Argentine)
par Brigitte Torres-Pizzetta

 **Orizons**

2013

Ouvrage édité dans le cadre du Programme «Sur» de Soutien aux Traductions du Ministère des Affaires étrangères, du Commerce international et du Culte de la République argentine.

Obra editada en el marco del Programa “Sur” de Apoyo a las Traducciones del Ministerio de Relaciones Exteriores y Culto de la República Argentina.

Le corps

I

Ce que c'est barbant d'attendre. Elle se gratta la jambe droite avec le pied gauche, dans un geste de résignation. Elle s'appelait Clara et elle en avait plus qu'assez. Il faut dire, aussi, quelle idée de mettre des chaussures neuves et de se donner rendez-vous à un endroit où on ne peut même pas s'asseoir. Et Victor qui m'a dit d'arriver avant huit heures pour éviter la foule, il est presque huit heures et demie et aucun signe de vie. Pourtant je devrais bien le connaître : il passe son temps à parler de tranquillité et il savoure ses mots comme s'il aspirait la fumée d'une cigarette américaine, mais pour ce qui est de la tranquillité, tu peux toujours courir. Parce que lui, à partir du moment où il trouve quelqu'un à critiquer, il n'y a plus de rendez-vous qui tienne. Quant à Clara, pauvre Clara, elle était déjà bien assez fatiguée de se battre contre ses propres défauts pour se mettre à attaquer les quelques qualités qui lui restaient. Elle était ponctuelle, toujours. Elle était arrivée avant huit heures et lui, à tous les coups, il devait être assis dans un bistrot,

en train de parler au premier venu en modulant savamment des mots comme «silence», pour ensuite se taire et savourer ce silence qu'il avait provoqué.

Dans la vie de Victor, l'ennui n'avait rien à voir avec la monotonie et son scénario était tellement immuable que Clara pouvait suivre de loin ses conversations avec ses voisins de comptoir :

—Évidemment, il faut l'adoucir avec du soda, tenterait de conclure l'autre, fatigué des interminables laïus de Victor.

Mais il ne se laisserait certainement pas décourager par un tel lieu-commun, ni perdre une si bonne occasion d'avoir le dernier mot.

—Mais non, pas avec du soda, mon cher ami, le soda ça fait des bulles, c'est trompeur et ça distrait. La vie, voyez-vous, il faut la prendre avec de l'eau pure, de la bonne eau qui calme la soif.

Clara connaissait mieux que personne le clou de ce spectacle, mais malheureusement, elle ne savait pas à quel moment il finirait par le placer. Au début, bien sûr, elle avait écouté avec attention, dans l'espoir d'être initiée aux arcanes de l'harmonie et de la juste mesure, comme il les appelait, mais elle avait très vite découvert qu'il disait la même chose à tout le monde et qu'il n'avait aucun mystère particulier à lui révéler à elle personnellement ; elle décida alors de l'attendre sans trop s'impatienter pendant qu'il déversait sur les autres son besoin d'incompréhension.

Sur la place, les lumières s'allumèrent une à une ; les aiguilles de l'horloge de la Tour des Anglais marquèrent impitoyablement les huit heures et demie et au-dessus de la tête de Clara la grande étoile de néon du Parc Retiro se mit à clignoter, comme les vraies. Le ciel était devenu d'un bleu intense et, l'espace d'un instant, elle réussit à penser à la mer et à se sentir heureuse.

Ce petit moment de bonheur qui compense parfois un jour entier, un mois, une année d'indifférence ou de

confusion ; car la mer était l'un des rêves favoris de Clara. Derrière le rideau d'humidité, les gens qui couraient vers la gare avaient le mouvement lourd des créatures sous-marines et bien que la Croix du Sud n'ait pas encore fait son apparition, Clara gardait les yeux fixés sur le point exact où elle se cachait en s'efforçant de ne pas bouger et de ne pas trop penser pour ne pas la manquer.

Avec cette curieuse sensation de fatigue que procure l'attente, elle attendait tout et rien. Elle attendait même Victor... sans trop d'espoir, c'est vrai, parce que, pour elle, tout arrivait toujours trop tard.

« Mieux vaut tard que jamais », lui avait dit un jour une amie, pour la consoler. Mais seuls les mots « tard » et « jamais » étaient restés gravés dans sa mémoire où ils s'étaient définitivement confondus en une seule et irrémédiable réalité. Comme pour Victor, qui se souvenait des choses au mauvais moment, quand elles n'étaient plus indispensables. Elle leva le bras gauche pour regarder son poignet, mais elle n'acheva pas son geste ; elle se rappela juste à temps que, trois jours plus tôt, elle avait mis en gage sa montre-bracelet. Cela avait été un véritable sacrifice mais ils avaient besoin d'argent et Victor était un homme tellement comme il faut qu'il ne pouvait envisager de la laisser travailler dans la rue, comme avant. Coureuse de rues, comme qui dirait... Et Victor ne cessait de lui répéter que lui, il était tout ce qu'il y a de plus correct et qu'un homme aussi correct que lui ne permettrait jamais que son épouse se prostitue.

Comme si on était mariés, pensait Clara, mais elle préférerait ne rien dire car avec lui, on était sûr d'avoir tort. Donc, pour ne pas se lancer dans de vaines discussions, elle avait accepté de mettre sa montre en gage, et puis aussi un *mate* en argent qu'elle avait hérité de son grand-père. Elle avait quand même pris la précaution de garder les reçus en attendant le jour où elle pourrait récupérer ses trésors. Il faut dire qu'en matière d'attente, elle en connaissait un rayon, grâce aux enseignements de Mademoiselle l'Expérience.

Avec son corps de briques et sa sphère illuminée, la haute Tour des Anglais, ne permettait pas d'oublier le passage du temps. On ne voyait déjà plus les carrés de gazon de la place et les jets des tuyaux d'arrosage qui tournaient lentement s'étaient éteints. Toujours pas de Victor, comme d'habitude. Il était sans aucun doute destiné à arriver trop tard, comme le soir où elle avait fait sa connaissance : durant toutes ces années, une carapace d'angoisse s'était peu à peu développée sur elle, comme une prison et personne ne pourrait jamais l'en sortir. Elle se demanda si ce n'était pas un peu trop facile d'en refiler la responsabilité au destin, mais elle finit par admettre qu'elle n'avait pas à se sentir coupable de cette angoisse, de sa propre angoisse.

Ce n'est pas que son ancien travail lui ait déplu, non. Ni qu'il lui ait plu : elle l'exécutait sans réfléchir, comme quand elle débarqua de Tres Lomas et descendit du train à la gare Once. Dans son village, on lui avait dit que ce qui valait vraiment la peine dans la capitale, c'était le bois de Palermo, avec ses lacs, ses cygnes et sa magnifique roseraie. Mais en sortant de la gare, elle se retrouva devant une place carrée, inhospitalière, avec un bâtiment carré, inhospitalier, et une quantité de gens inconnus qui couraient dans les larges avenues, en respirant la fumée de millions d'omnibus et d'autobus, des tramways qu'elle n'avait jamais vus non plus et qui grinçaient dans les tournants. Sa petite valise de carton à la main, elle fit le tour de la place et finit par rencontrer un monsieur d'un certain âge qui avait l'air sympathique. Elle se décida à lui demander ce qu'elle devait faire pour aller à Palermo. En voyant sa valise, l'homme pensa qu'elle parlait de la gare et il lui fit prendre le 268. C'est comme ça, à cause d'une petite erreur, que Clara arriva à Pacífico, où il n'y avait pas d'arbres, encore moins de lacs avec des cygnes, et où les seules roses existantes étaient celles qui se fanaient à la devanture d'un de ces fleuristes qui sentent le cimetière. Mais à côté du fleuriste, il y avait un magasin avec

des chemisiers de soie et de dentelles et des jupons froncés, en forme de cloches.

Comme elle avait du temps devant elle, elle s'attarda devant les vitrines: son père lui avait dit que, maintenant, elle était assez grande et qu'elle pouvait aller à la ville se chercher un bon travail. Elle n'avait pas eu le loisir de protester car il était retourné s'enfermer dans la chambre où elle l'avait surpris en compagnie de la femme du boucher. Il ne lui resta pas d'autre solution que de retirer son tablier, mettre son manteau, et s'en aller tranquillement de la maison sans attendre sa mère qui reviendrait peut-être un jour ou l'autre de sa longue promenade à Quemú-Quemú. Elle parcourut à pied les deux kilomètres qui la séparaient de la gare et prit le train de 11h45 pour voir le bois dans la ville, mais une fois arrivée, ce furent les vitrines de corsages qui l'attirèrent et elle ne les quitta plus.

Un jeune soldat qui l'avait observée de loin, attendit un bon moment avant de se décider à l'aborder, les yeux brillants:

— Vous êtes seule? Ils sont jolis, ces corsages, pas vrai, mademoiselle?

— Oh, ça oui!...

Elle rit. Le jeune homme avait l'air sympathique et comme il était dans la marine, son uniforme était bleu et pas vert comme celui des autres. Rien que pour ça, pour la marine et le bleu, Clara accepta d'aller prendre un verre avec lui au bar d'en face. En plus elle avait faim, mais elle ne savait pas comment demander un «spécial jambon-fromage»; elle avala le Martini d'un coup pour atteindre au plus vite l'olive qui était au fond et elle se mit à sucer le noyau. Mais une chose si petite ne suffisait pas à tromper sa faim et elle craignit que les bulles qu'elle sentait dans son estomac ne commencent à faire du bruit. Pour les dissimuler, elle posa une question:

— C'est beau, la mer?